6 PAGES 5 CENTIMES

# L'Egalité
## DE ROUBAIX TOURCOING

Fondé en 1895

Téléphone : A LILLE, N° 1.68 — A ROUBAIX N° 2.28 — A LENS N° 0.48 — A DOUAI N° 412

ABONNEMENTS — 3 mois / 6 mois / 1 an
Nord et Départements limitrophes . . . 4 fr. 50 / 9 fr. / 18 fr.
Autres Départements . . . . . 6 fr. 50 / 11 fr. / 22 fr.
Les abonnements sont reçus sans frais dans tous les Bureaux de Poste.

NUMERO 5 CENTIMES

PUBLICITE
Les Annonces et Réclames sont reçues directement aux Bureaux du Journal et dans toutes les Agences de France et de l'Etranger.

Dimanche 17 Novembre 1912

DEPOT LEGAL Nord N° 2471 1912

# Congrès Catholique

L'assemblée générale des catholiques du Nord et du Pas-de-Calais a tenu cette semaine ses assises à Lille.

A grand renfort de discours, de rapports, les chefs du cléricalisme dans notre région ont voulu montrer la force de leur organisation.

C'est vrai. Les cléricaux s'organisent et l'archevêché de la rue Royale à Lille est comme une agence de renseignements, d'affaires, de propagande formidable déjà par la ténacité de ses administrateurs et l'ambition intrigante de son maître.

Rue Royale, les curés de campagne viennent chercher le mot d'ordre électoral, les vicaires des faubourgs industriels, apportent leurs fiches, les bigottes déposent les chèques de leurs aumônes.

Il serait puéril de ne pas prendre garde au danger qu'une telle «mobilisation» constitue. On essaye évidemment de grossir la valeur de cette « préparation à la guerre », au Congrès catholique, mais les intentions belliqueuses des militants de l'Obscurantisme sont à retenir.

L'effort clérical se portera sur l'enseignement. « La première préoccupation des Comités catholiques sera de soutenir les écoles libres s'il en existe, d'en fonder s'il n'en existe pas », déclara un Monseigneur aux applaudissements frénétiques de l'assemblée. Et l'orateur de citer cet exemple qu'en 1879, au plus fort de la lutte scolaire En Belgique, l'évêque de Bruges n'avait pas hésité à avertir les curés de son diocèse que chacun d'eux devait avoir son école sous peine de péché mortel ! »

Les jésuites sont résolus à reprendre, coûte que coûte, le haut du pavé. Ils se réclament des paroles de M. de Montalembert : « Les libertés ne se revendiquent pas, on les prend ». C'est ainsi qu'ils entendent prendre des libertés avec la Liberté.

« Dans un temps prochain, déclarèrent-ils, nous aurons les membres des Unions diocésaines, prêts à une action collective, en imposer à une minorité de sectaires... »

Nous n'en sommes pas encore là !

S'il est nécessaire d'éveiller l'attention publique sur l'effervescence du cléricalisme il est bon de montrer les marques où l'on reconnaît que ce corps surestimant est à l'agonie.

La difficulté extrême avec laquelle s'effectue le recrutement actuel des séminaristes, la parcimonie croissante des dévots lassés de toujours payer, la maladresse notoire de beaucoup de militants, — on cita au Congrès le cas de ce doyen du Nord qui occupa l'activité de son comité à étudier durant un an la question du pouvoir temporel du pape ! — tous ces obstacles d'ordre matériel tempèrent l'activité des épiscopes.

Enfin, il y a, d'une manière générale, le grand courant moderniste qui ronge peu à peu, comme le flot la falaise, la Sacro-Sainte Eglise, ses pontifes et ses dogmes. C'est dans les œuvres même, parmi les hommes même, du monde catholique que son action corrodante se fait sentir.

Pendant que les uns construisent, les autres sapent, et l'effondrement n'en sera que plus retentissant !

# Le Geste Nécessaire

Sembat disait, il y a quelques jours, que nous ne devons pas être assez naïfs pour croire que des cris et des articles de journaux suffiront pour empêcher la guerre, mais qu'il serait aussi sot de croire qu'ils ne comptent pour rien.

C'est fort bien présenter les choses. Nous ne sommes malheureusement pas en situation, dans les partis avancés, d'empêcher une conflagration, j'entends empêcher par une action décisive opposée aux forces gouvernementales toute tentative ayant pour but d'armer les peuples les uns contre les autres. J'ais cette force qui nous manque, nous pouvons l'acquérir rapidement si tous les hommes de cœur, à quelque parti qu'ils appartiennent, se décident à agir.

S'il est démontré que les cris et les protestations peuvent compter pour quelque chose dans les événements qui se préparent, nous devons crier de toute la force de nos poumons : « Guerre à la guerre ! » Nous devons protester bien haut de nos sentiments pacifistes et écrire chaque matin que la guerre est atroce, que la guerre est monstrueuse, et que ceux qui y pousent devraient être traqués comme des bêtes fauves, à coup sûr moins dangereuses que certains germanophobes.

Une observation s'impose néanmoins, à cette heure où la classe ouvrière fait le recensement de ses ressources et de ses énergies. Les travailleurs trouveront peut-être drôle, en effet, qu'après tant d'efforts de propagande et quarante années d'un régime qui a pour base le suffrage universel, on puisse les forcer à se battre pour ou contre le roi de Prusse, pour l'amour-propre autrichien ou la dignité d'un monarque serbe qui eût fini en cour d'assises si les assassins de la reine Draga n'avaient échappé au droit commun.

Car enfin, il n'y a rien dans les événements actuels qui puisse excuser la tuerie que l'on prépare froidement. Le malaise dont souffrent des centaines de millions d'individus, a été provoqué par la maladresse de quelques diplomates imprévoyants qui n'ont rien appris ni rien oublié. Les haines religieuses, les rivalités de races ont été bassement flattées par une presse indigne et, en ce moment encore, nous voyons la démagogie cléricale pousser à un conflit avec l'Allemagne, dans l'espoir sans doute qu'elle aura la possibilité de cueillir dans le sang et sur les charniers les lauriers que la raison lui refuse.

Qui oserait soutenir que nos ouvriers français, pour ne parler que de ceux-là, doivent aller se battre pour l'amour-propre d'un souverain quelconque ? Qui ? Et cependant, demain l'ordre de mobilisation peut être lancé sans que le Parlement ait été consulté, ainsi que le veut la Constitution ; sans que la classe ouvrière puisse se concerter sur le point de savoir si elle doit se faire tuer pour le grand Turc ou simplement rester chez elle.

Il faut donc agir, crier, tempêter pour empêcher cela. Sur les trente-neuf millions de Français, il y a à peine quelques centaines de névrosés et d'hommes d'affaires qui veulent la guerre. La notion tout entière est opposée à cette extravagance criminelle. Il ne doit donc pas être bien difficile de la soulever et de lui faire signifier sa volonté à ceux qui la méconnaissent.

Comment se fait-il que le gouvernement républicain n'ait pas fait connaître au pays qu'il n'entendait, en aucun cas, mobiliser notre armée pour appuyer les prétentions de l'une ou de l'autre puissance ? Est-ce donc que des traités existent qui obligeront demain nos paysans à abandonner leurs charrues et leurs champs et nos ouvriers à quitter l'outil pour endosser l'uniforme, se saisir de leurs armes et se ruer dans la plus épouvantable mêlée que n'ait jamais vu le monde ?

Non ! non ! cela n'est pas possible. Un pareil forfait ne peut s'accomplir dans cette Europe civilisée où de grandes forces se créent pour l'amélioration de la condition humaine, où les idées de paix et de pays de fraternité sociale font chaque jour du chemin et où disparaissent les vestiges de domination sous la poussée d'un prolétariat toujours plus conscient et plus éclairé ?

Mobiliser pour couvrir l'imprévoyance des hommes d'Etat européens ? Quelle folie !

Il est temps encore de faire entendre la grande voix du peuple. Mais pourquoi faut-il qu'au moment où des travailleurs ont besoin de cohésion, d'union et d'entente, un groupement traite le Parti Socialiste avec un dédain non dissimulé. Ah ! la C. G. T. française peut se flatter de faire de la bonne besogne. Alors que partout socialistes et syndicalistes se réunissent pour organiser la protestation de la conscience humaine contre la guerre, que s'affirme impérieusement la volonté de faire trêve aux dissensions pour la grande et noble cause de la paix, nos anarchistes cégétistes, fidèles à la tactique odieuse et néfaste qu'ils ont adoptée à l'égard du syndicalisme international comme du Parti Socialiste, se tiennent à l'écart et préparent quelque nouveau mouvement catastrophique, à la grande satisfaction des vautours et des requins du capitalisme seul intéressé à la guerre.

D'un bout à l'autre de l'Europe, les syndicats, les groupes socialistes et de libre pensée, les coopératives s'unissent dans une commune pensée : l'Internationale Socialiste et l'Internationale Syndicale — deux forces prodigieuses — se mettent d'accord pour clamer la protestation de millions d'êtres, pour empêcher que le sang coule en rivières. Seuls, les stratèges de la Confédération Générale du Travail, les généraux révolutionnaires dont les hauts faits sont si piteux, décident d'agir à leur guise. Cela leur réussit déjà si fameusement, en d'autres circonstances également douloureuses, qu'on pourrait prédire ce qui résultera de ce nouveau bluff.

Que cela n'empêche pas les grandes organisations d'agir. D'ailleurs, le prolétariat n'est pas tout à la rue Grange-aux-Belles. Nous le prouverons dimanche, car nous espérons bien que la classe ouvrière répondra à l'appel de nos militants.

Que tous les adversaires de la guerre se lèvent dans tous les pays, que les millions de travailleurs expriment nettement leur volonté et c'en sera fait de ce cauchemar qui trouble si profondément le monde civilisé.

Emile BASLY.
député du Pas-de-Calais.

CHOSES & AUTRES

# LA CHANCE DE PINSOLLES

*Il n'y a pas bien longtemps, on arrêtait le nommé Pinsolles. Le nommé Pinsolles était, au moment de son arrestation, dans une posture singulière. Agenouillé devant la porte d'un appartement dans un immeuble bourgeois, il s'apprêtait de toute évidence à forcer cette porte pour cambrioler cet appartement. Un locataire qui montait l'aperçut et lui demanda :*

*— Que faites-vous là ?*

*Le nommé Pinsolles aurait pu garder un silence diplomatique. Il aurait pu, si tel avait été son bon plaisir, inventer quelque joli mensonge et dire, par exemple :*

*— Je compose une chanson pour ma belle, ou :*

*— Je fais ma prière.*

*ou :*

*— Je cherche la Joconde.*

*Mais le nommé Pinsolles est un homme plein de franchise, et il avoua sans faux-fuyants qu'il s'était introduit dans l'immeuble avec le projet d'y commettre un cambriolage. Et, comme il avait sur lui une pince-monseigneur et un trousseau de fausses clefs, on le crut sur parole.*

*Eh ! bien, voyez comme Pinsolles a de la chance. Il a été amené devant les juges un jour que ceux-ci étaient en humeur de couper les cheveux en quatre et même en huit. Ainsi le nommé Pinsolles a-t-il été acquitté. Parce que :*

Si le commencement d'exécution de la tentative de vol résulte suffisamment du fait pour un individu, muni d'instruments de cambriolage, de pénétrer dans l'escalier d'une maison au moment qu'il a l'intention d'y commettre un vol...

*Mais alors ! direz-vous : Le nommé Pinsolles n'entrait dans l'escalier que pour des raisons pour être admis dans une maison centrale. Toutes, sauf une, car :*

Il n'est pas possible, dans l'affaire actuelle, de préciser la circonstance qui a empêché Pinsolles de continuer l'exécution et de perpétrer le délit.

*Si, la circonstance, c'était ce locataire, dites donc ? Mais n'insinuons rien ; continuons plutôt à lire :*

Qu'en conséquence, il est impossible d'affirmer que la tentative de vol reprochée à Pinsolles, quoique dépassant les actes préparatoires, n'ait manqué son effet que par une circonstance indépendante de la volonté de son auteur...

*Non, décidément, la circonstance indispensable, ce n'est pas ce locataire qui montait et qui empêcha Pinsolles de continuer ses travaux. La circonstance indispensable est inconnue, elle n'existe pas. Et voilà Pinsolles est acquitté malgré sa pince et ses fausses clefs. Sacré Pinsolles, va !*

GRIFF.

# EXPLOSION DE VITRY-SUR-SEINE

Une terrible explosion vient d'avoir lieu à Vitry. .. Une chaudière a éclaté tuant trois chaufteurs et blessant de nombreuses personnes. — Le générateur pesant près de 4.000 kilos a été projeté contre une maison située à cent mètres de distance. Notre photographie représente cet immeuble dont la toiture a été enlevée.

CHRONIQUE

# Une Fugue

Si ce n'avait été la crainte du chef de gare, rien ne les eût empêchés de prendre ensemble le train. Mais la petite ville était trop au courant de leurs amours contrariés pour que le chef de gare, n'en eût pas eu vent, lui aussi. Certainement, s'il les avait vus arriver ensemble, il se serait douté de quelque chose, et, sont de suite, aurait envoyé quelqu'un prévenir les deux familles. Il n'eut pas cette peine. Car Pauline se présenta toute seule, un peu avant le train de cinq heures trente-sept du soir. Elle demanda un billet pour Corbigny et dit, le plus tranquillement du monde :

— Je vais passer quelques jours chez ma tante, à Corbigny. Je crois que j'aurai beau temps

Quant à André, qui n'avait, en prenant les chemins de traverse, que 12 kilomètres à faire pour se rendre à Corbigny, il ne voulut pas s'embarrasser de sa bicyclette et partit, vers trois heures de l'après-midi, en disant :

— Je sors.

Il était tout à fait libre, pendant ses vacances. Son père avait assez de soucis que lui imposait son étude de notaire. Sa mère passait son temps à lire des romans, à recevoir des visites et à les rendre. Elle n'avait pas de meilleure amie que la mère de Pauline. Mais les deux familles étaient absolument d'accord pour qu'André n'épousât point Pauline avant d'avoir fait son service militaire. Elle entrait dans sa dix-huitième année, délicieusement grande, pâle et blonde. Lui qui bientôt aurait vingt ans n'avait pas cette assurance, cette certitude dans la vie que donnent aux jeunes gens six ans de lycée et deux ans d'études de droit à Paris. Car Pauline était, pour ainsi dire, enracinée en lui, depuis les années d'enfance où ils avaient joué ensemble. Les petites femmes — comme on les appelle — du Quartier-Latin ne lui disaient rien ou presque rien.

Pauline, elle, ne sortait jamais qu'accompagnée de sa mère ou de la bonne. Mais il est avec les bonnes des accommodements, et ils trouvaient moyen de se faire passer des lettres également passionnées. Et c'est ainsi qu'étouffant dans cette atmosphère de contrainte, désespérant d'arriver jamais au bout des ces trois années qu'on leur imposait de vivre séparés, ils avaient combiné cette fugue. Ils possédaient, à eux deux, quelques centaines de francs d'économies. C'était plus qu'il n'en fallait pour vivre une idylle à Paris.

Il fut à Corbigny bien avant le petit train de la ligne d'intérêt local. Il piétina nerveusement de long en large. Avait-elle pu partir, prendre son billet ? N'était-il pas venu pour rien ? Il ne se disait pas : « Ce soir, mes parents vont m'attendre, me chercher ! » Cela lui était bien égal.

Il entendit, comme en rêve, le train siffler, le vit, comme dans un brouillard, s'arrêter en gare. Son cœur battait. Il pensa défaillir quand il la vit descendre, venir à lui. Ils restèrent cinq minutes à goûter la plénitude du bonheur d'être, pour la première fois de leur vie, et à vingt ans, seuls l'un près de l'autre. Ils tremblaient d'énervement, de crainte.

Tout près de la gare, un café silencieux les attira. Ils s'assirent, le dos au mur, sur la même banquette. Il lui prit la main au poignet, où le pouls battait comme le cœur effrayé d'un oiseau captif. Ils se racontèrent leur voyage. A quatre heures et demie, elle était sortie avec la bonne. Elle lui avait donné une course à faire et, par les chemins détournés, était venue toute seule à la gare. Il avait marché, couru peut-être, comme un fou. Il ne se rappelait plus. Maintenant, ils étaient là, réunis. C'était prodigieux de douceur.

Entre gare, plus importante, il prit deux billets de deuxième classe pour Paris. Comme ils étaient beaucoup en peine, ils montèrent dans un wagon où se trouvaient une vieille dame et un vieux monsieur, qui s'asseyaient en face l'un de l'autre. Ils [illegible] préféré être seuls. Pourtant, au fond ils n'étaient pas fâchés de la présence du vieux monsieur et de la vieille dame. Cela les obligeait à se tenir comme frère et sœur.

Ils somnolèrent. Mais de brusques réveils les secouaient. Ils se regardaient alors en souriant, angoissés. Parfois, ils rougissaient.

Quand ils débarquèrent à cinq heures à la gare de Lyon, il faisait frais. C'était un de ces matins de Paris sur lesquels les fenêtres restent fermées, parce que l'on se couche tard, que l'on a besoin de dormir, et que les voitures des laitiers et les moineaux font beaucoup trop de bruit. Ils sautèrent dans un fiacre qui les mena rue Guy-de-la-Brosse.

Il occupait tout en haut d'une maison un joli appartement clair, avec un balcon, d'où l'on voyait onduler des cimes d'arbres et s'im mobiliser des toits à l'infini. D'abord, elle n'avait pas voulu monter. Elle avait peur d'on ne sait quoi. Les jeunes filles se cabrent et reculent devant l'ombre du danger. Mais quand il eu ouvert une fenêtre elle fut ravie.

— C'est là, dit-elle que nous vivrons lorsque nous serons mariés !

Et parce qu'il l'aimait trop, d'un amour juvénilement lyrique, il ne chercha même pas à l'embrasser. L'avoir ainsi avec lui, chez lui, le remplissait d'une joie infinie, comblée.

En vérité, ce fut une journée splendide. Elle n'avait jamais vu Paris, dont l'atmosphère tout de suite la grisa. Il était heureux de connaître les monuments devant lesquels ils passaient pour pouvoir lui en dire les noms, heureux de donner au cocher des adresses de cafés, de restaurants où elle entra t, timide comme une une jeune fille qui en est à sa première escapade. Du deuxième étage de la Tour Eiffel elle domina, embrassa d'un seul coup d'œil toute la ville énorme, de Montmartre à Montrouge.

Et puis, quand le soir fut venu, quand, saturée d'émotions, elle commença de s'élanguir au bras d'André, une grande tristesse venant on ne sait d'où, l'envahit. Ce fut comme si elle allait mourir. Elle devint toute blanche.

— Assevons-nous quelque part, dit-elle.

Une terrasse de café se trouvait là, garnie de caisses où végétaient des lauriers. Un verre de menthe lui fit du bien ; mais elle ne voulait pas dire qu'elle pensait à sa mère, qui pleurait sans doute à cette heure. Et elle se mit, elle, à pleurer pour de bon, tout à coup.

— Pauline ! Pauline jolie ! dit André. Qu'est-ce que tu as ? Dis-le moi ?

La nuit aussi l'effrayait. Où allaient-ils coucher ?

Et, comme elle ne répondait pas :

— J'ai deviné. Veux-tu que nous prenions le train, ce soir ? dit-il.

— Oh oui ! murmura-t-elle.

Elle trouva la nuit interminable. Elle était énervée. André, timide comme il l'était, perdait peu à peu de sa belle insouciance du départ.

Pourtant, à neuf heures du matin, ils descendirent ensemble à la gare de la petite ville du même compartiment. N'étaient-ils pas, pour les autres, comme mari et femme, maintenant ? Mais André trembla tout à coup : son père l'attendait à la sortie. Quant à Pauline, bien qu'elle sentît fléchir ses jambes, elle prit tout de suite le chemin de maison. André voulut dire :

— Bonjour papa ! Mais il n'en eut pas le temps.

— Qu'est-ce que tu viens faire là, petit malheureux ? lui dit son père. Tu veux donc devenir la risée de toute la ville ! Cette jeune fille, à présent, tu l'as déshonorée !

André aurait pu affirmer, en toute vérité, le contraire. Mais comme on les regardait, il retrouva son amour-propre de jeune coq. Il se garda bien de détromper son père. Il se contenta de sourire d'un sourire avantageux en frisant sa naissante moustache.

HENRI BACHELIN.

La Guerre des Balkans

# Sous la botte des vainqueurs

***Les conditions des alliés seraient les mêmes pour l'armistice que pour la paix, et les alliés sont exigeants.***

## Les Bulgares à trois lieues de Constantinople

Aucune information officielle n'est encore parvenue au sujet des conditions que les alliés balkaniques mettront à l'acceptation de l'armistice demandé par la Turquie.

Les Turcs attendent toujours la réponse des Bulgares. Ceux-ci mettent à un armistice des conditions extrêmement dures, mais un parti existe à Constantinople qui paraît disposé à les accepter.

La question de l'Asie-Mineure commence à occuper les puissances.

On ne sait rien de précis non plus sur la réponse que la Serbie va faire aux demandes concernant l'Albanie et l'Adriatique transmises par M. de Ugron, ministre d'Autriche-Hongrie à Belgrade, au président du conseil serbe.

Malgré cette absence de nouvelles et l'incertitude qui en résulte, l'impression optimiste persiste partout.

***

LA BATAILLE DE TCHATALDJA. — Malgré une censure très sévère qui intercepte ou dénature les informations, on sait que les Bulgares ont encore pris six forts, dont deux très importants. Ils sont à Armankeui, au sud des lignes de défense, et à Derkos, au nord.

LES BULGARES qui opèrent en Macédoine ont occupé Kavalla, un des meilleurs ports de l'Egée.

LES GRECS, qui ont occupé le mont Athos, envoient leur armée de Thessalie de Salonique à Monastir où les Serbes ont, comme nos lecteurs le savent, engagé la bataille contre les 40,000 Turcs de Zekki pacha.

LES SERBES [illegible] Albanie — leur troisième armée première Durazzo, sur l'Adriatique. L'armée qui se bat à Monastir est la première. La deuxième (65,000 hommes) est à Andrinople ; la quatrième est à Salonique.

## Le conflit austro-serbe en voie d'arrangement

On mande de Belgrade à l'agence Havas :

Belgrade, 16 novembre. — Bien que rien de palpable ne se soit présenté dans le différend austro-serbe, il semblerait, à en juger par quelques symptômes qui se manifestent peu à peu, que la situation tend à s'améliorer, amélioration peu sensible certainement, mais qui permet, si rien ne vient la contrarier, de ne pas perdre l'espoir de voir une détente se produire.

La presse serbe, par suite peut-être du ton moins violent qu'ont pris depuis quarante-huit heures les journaux autrichiens, tient à son tour un langage plus modéré qui ne laisse pas d'être significatif, si l'on se reporte à l'exaltation soutenue qui s'en dégageait il y a quatre ans, lors de la crise produite par l'annexion de la Bosnie. Il convient de noter également les déclarations du ministre des finances, qui ne manquent pas d'un certain optimisme.

Les discours de M. Asquith et de M. Poincaré, qui ont été très bien accueillis, renforcent dans l'opinion les impressions favorables qu'on peut observer.

## Protestations des députés socialistes à la délégation autrichienne

Budapest, 16 novembre. — La délégation autrichienne a commencé hier la discussion en séance plénière, du budget du ministère commun des affaires étrangères.

Le rapporteur, le marquis de Bacquehem, exprima le vœu que cette discussion facilitât, ou tout au moins ne rendît pas plus difficile la tâche du comte Berchtold, si ardue et si pleine de responsabilités.

Le docteur Ellenbogen, socialiste, déclara que l'indépendance albanaise regarde en premier lieu les Albanais eux-mêmes et en second lieu les Etats des Balkans. Les Albanais sont de beaucoup les moins civilisés de tous les peuples balkaniques, et ils témoignent en ce moment encore une répugnance invincible à se civiliser. La Serbie mériterait bien de l'Europe si elle pouvait leur faire comprendre la nécessité de constituer un Etat organisé ; mais l'Autriche n'a rien à voir dans leurs affaires. Elle aurait suffisamment de besogne chez elle, si elle voulait commencer à travailler dans l'intérêt de la liberté.

M. Tomasche, socialiste, constata que la population est profondément inquiète. La guerre serait une folie, un crime contre les intérêts de l'Etat et des citoyens.

« On comprendrait à la rigueur, ajoute-t-il, que l'Autriche ne souhaitât pas l'établissement d'un port italien sur le littoral oriental de l'Adriatique ; mais un port serbe ne saurait la toucher. On prétend, il est vrai, que ce port ne sera pas un port serbe, mais un port russe. Cependant, cette affirmation est tout à fait infondée. La Russie cessera certainement d'être derrière la Serbie lorsque l'Autriche ne fera plus sa politique à rebours qui pousse les Serbes dans les bras de la Russie. L'occupation d'une partie de l'Albanie par les Serbes pourrait même être dangereuse pour la Serbie, car elle y trouverait un élément étranger, source de troubles continuels. Mais cela ne regarde que la Serbie. »

## Quelles seraient les conditions de l'armistice

On télégraphie de Sofia au « Temps » :

« Sofia, 16 novembre. — La Bulgarie s'est mise en rapport avec ses alliés au sujet de la demande d'armistice de la Turquie. Il est impossible de savoir les conditions que les alliés y mettront, car si elles sont déjà arrêtées ou conserve à leur sujet le plus grand secret. Toutefois il semble dès à présent que les Bulgares sont décidés à exiger de Constantinople une prompte réponse aux préliminaires de paix qu'ils auront arrêtés et dont l'acceptation devra précéder l'arrêt des hostilités.

Si les indications précises font défaut, les conditions sont cependant vivement discutées dans le public. Certains croient même pouvoir les énumérer comme suit :

1° Remise des lignes de Tchanaldja aux forces bulgares ; 2° évacuation d'Andrinople, Scutari, Monastir et Janina ; 3° internationalisation de Constantinople ; 4° payement d'une indemnité de guerre ; 5° abandon aux alliés des territoires occupés par eux ; 6° ouverture des Dardanelles ; 7° Salonique déclarée port franc.

D'autres déclarent que la Bulgarie demandera la cession de la Roumélie, y compris Andrinople, jusqu'à la mer de Marmara, avec, comme frontière, une ligne allant de Rodosto à Midia sur la mer Noire.

## Les conditions de l'armistice seraient les mêmes que pour la paix

Sofia, 16 novembre. — Après avoir pris conseil de ses alliés, le gouvernement bulgare a fait savoir à la Turquie que les conditions qu'il mettrait avant de consentir à l'armistice demandé seraient exactement les mêmes que celles qu'il mettra à la conclusion de la paix.

La Porte sera mise en demeure d'acceptes ou de repousser ces propositions.

Faute d'acceptation, l'armistice ne sera pas accordé. (Agence Fournier.)

## Les propositions turques

Berlin, 16 novembre. — On mande de Constantinople à la « Gaette Berlinoise de Midi » que les conditions de paix offertes par la Turquie seraient les suivantes : 1. Cession de la Crète à la Grèce contre la restitution de Salonique ; 2. Macédoine autonome, administrée par quatre gouverneurs, un bulgare, un serbe, un monténégrin et un turc ; 3. Albanie autonome, gouvernée par un prince turc ; 4. Ouverture du port de Kavallo, sur la mer Egée, à la Serbie, et de celui de Saint-Jean-de-Médua, au Monténégro.

## Une importante entrevue va avoir lieu à Belgrade

Belgrade, 16 novembre. — Selon la « Politika », le roi Pierre arrivera demain à Belgrade.

Le 21 novembre aura lieu à Belgrade une entrevue entre les présidents du conseil des quatre Etats balkaniques.

Le roi Ferdinand arriverait à Belgrade dans le courant de la semaine prochaine. (Havas.)

## La batalile à Tchataldja
### Les Bulgares à trois lieues de Constantinople

Sofia, 16 novembre. — On déclare ce matin que six autres forts des lignes de Tchataldja, dont deux très importants, ont été pris par les Bulgares, après une lutte très chaude, qui occasionna, à chaque assaut, de lourdes pertes.

L'artillerie bulgare fit cesser le feu des Turcs, puis les troupes se lancèrent à la baïonnette à l'assaut des brèches.

Les forts en question se trouvent au centre et au nord des lignes turques.

Une victoire complète des Bulgares est